

COMMENT PEUT-ON ÊTRE BÉHAVIORISTE (OU PERSAN) DE NOS JOURS?

Esteve FREIXA i BAQUÉ¹

INTRODUCTION

Le béhaviorisme n'a jamais rencontré en France² l'audience dont il bénéficie dans la plupart des pays. Nous avons essayé d'analyser un certain nombre de facteurs responsables de cette situation particulière dans un article déjà ancien (Freixa i Baqué, 1985) et nous n'allons donc pas y revenir ici. Mais, outre les déterminants historiques, culturels et idéologiques avancés dans l'article cité, il nous semble que l'une des raisons principales de ce « rendez-vous manqué » (cf. Caru, 1997) réside dans une longue série de malentendus, malentendus qui s'alimentent, dans un cercle vicieux fatal, de la méconnaissance des positions béhavioristes. En d'autres termes : une fausse idée du béhaviorisme qui le rend inacceptable nous empêche de mieux le connaître et, donc, de nous débarrasser des fausses idées à son égard. Un tel cercle vicieux tend donc à perpétuer cette situation, au point que, de nos jours, se proclamer³ béhavioriste paraît totalement insensé, résolument anachronique, décidément impensable, définitivement réhébitoraire. En effet : comment peut-on être béhavioriste (ou persan) aujourd'hui ?

Ce qui caractérise un cercle vicieux est précisément le fait qu'il s'auto-entretient, s'auto-alimente. Faute d'enseignants béhavioristes, qui joueraient le rôle pédagogique de corriger les images d'Épinal qui se transmettent de génération en génération, les étudiants ne reçoivent, en guise d'information, que les quelques lieux communs habituels (du genre : la carotte et le bâton ; le schéma Stimulus⇒Réponse, l'approche en « boîte noire » etc.) sur cette position considérée (au mieux) comme ayant joué un certain rôle dans le développement de notre discipline vers le milieu du siècle dernier, mais définitivement dépassée de nos jours (comment peut-on...) car trop simpliste, trop réductrice, voire trop américanisante (Querzola, 1975). Lorsque certains de ces étudiants deviennent enseignants à leur tour, ils ne peuvent, en toute bonne foi le plus souvent, que reproduire la même séquence. Combien de textes béhavioristes, **de première main**, ont-ils lus tous ceux qui portent sur lui ces affirmations péremptoires ? Rappelons que pas un seul ouvrage de Watson n'est disponible en français⁴, et que les principaux ouvrages de Skinner (*The Behavior of Organisms* ; *Science and Human Behavior* ; *Verbal Behavior* ; *Walden Two*) ne sont toujours pas traduits ! Qui aurait pu conseiller ces lectures (et bien d'autres) alors que la France, qui compte pourtant d'éminents spécialistes du conditionnement (Jean-François Le Ny ; Christian Georges, etc.) n'a jamais produit **un seul** béhavioriste ? De toutes façons, qui aurait envie, juste pour pouvoir dire : « moi, monsieur, j'ai lu » de perdre son temps à lire des ouvrages exposant une position que tout le monde sait être grossièrement simpliste et définitivement obsolète par rapport aux multiples et subtiles délices du cognitivisme triomphant, le seul capable de défier l'incommensurable complexité de l'appareil mental ? Le résultat de cette singulière histoire est bel et bien le cercle vicieux que nous dénonçons.

Nous pourrions produire ici, à l'appui des nos affirmations précédentes, une très longue série d'assertions tirées de pratiquement tous les manuels ou livres français traitant de la question⁵. A titre d'exemple, dans une récente Histoire de la Psychologie (Brunstein et Pewzner, 1999), souvent recommandée aux étudiants, on règle le sort du béhaviorisme en quelques phrases sous le titre :

¹ Esteve FREIXA i BAQUÉ. Université de Picardie Jules Verne. Département de Psychologie. Laboratoire E.C.C.H.A.T. Chemin du Thil. 80025 AMIENS Cedex 1. adresse électronique : esteve.freixa@u-picardie.fr

² qui partage cette étrange exception avec l'Argentine, l'autre pays où la psychanalyse jouit d'une position dominante sans précédents. On peut dire que la France et l'Argentine sont à la psychanalyse ce que la Corée du Nord et Cuba sont au communisme...

³ s'avouer conviendrait mieux, tellement on vous fait sentir un sentiment de faute, de culpabilité, de honte...

⁴ Tout ce que la plupart de psychologues connaissent de Watson a été tiré de l'ouvrage de divulgation publié par Naville en 1942 (!!!), ouvrage qui est encore parfois recommandé aux étudiants à titre de "culture historique" (comme on peut recommander à des étudiants de médecine la lecture d'un vieux texte d'Hippocrate...)

⁵ Le lecteur intéressé pourra en consulter l'excellente compilation réalisée par Massin (2003).

« L'impasse du béhaviorisme »⁶. C'est pour essayer, dans la mesure de nos modestes possibilités, de surmonter toute une série de malentendus, incompréhensions, voire procès d'intention dont le béhaviorisme est victime, que nous proposons au lecteur de bonne foi qui voudrait bien, ne serait-ce que pendant un moment, imaginer que ce qui est grossièrement simpliste n'est pas le béhaviorisme mais ce que l'on lui a raconté à son propos, de reprendre ensemble, un à un, un certain nombre de ces malentendus. Merci d'avance de bien vouloir nous accompagner dans cette improbable entreprise.

1. BÉHAVIORISME VERSUS BÉHAVIORISMES

Une des sources principales de malentendu (parfois entretenue aussi par les béhavioristes eux-mêmes) provient de la globalisation, en une seule « étiquette » (**le** béhaviorisme), d'approches qui, bien que partageant évidemment un certain nombre de positions (cf. le très exhaustif travail de compilation des différents béhaviorismes réalisé par Tilquin, 1943, qui n'a que l'inconvénient de sa date et qui ne couvre donc pas le béhaviorisme « moderne »), présentent par ailleurs de telles divergences essentielles que, de fait, il peut y avoir (et il y a !) plus de distance entre deux modalités de béhaviorisme qu'entre certaines d'entre elles et certaines variétés de cognitivisme⁷. Concrètement, le béhaviorisme méthodologique est tout à fait compatible, donc soluble⁸ avec un cognitivisme non radical (cf. la typologie des cognitivismes réalisée par Richelle, 1993).

Afin de mieux comprendre tout ceci, nous allons effectuer un survol rapide (et, donc, très incomplet) des différentes « philosophies implicites » du comportement à travers les principales étapes et les grands noms qui ont marqué leur évolution.

Comme le signale Benjumea (1986) dans un excellent travail auquel nous allons beaucoup emprunter :

Probablement, depuis que l'homme a eu conscience de sa propre existence en tant qu'individu, il a essayé de donner des réponses pour expliquer les origines de l'activité du monde physique qui l'entourait, ainsi que les causes de son propre comportement et, par extension, de celui de ses congénères. Ainsi, dans la préhistoire philosophique –la pensée mythique– la nature obéissait aux actions des diverses divinités qui agissaient capricieusement sur leurs parcelles d'influence dans le monde. Et déjà dans la mythologie orphique (600 a.C.) le dualisme corps-âme s'incorpore dans la culture grecque par probable influence orientale. Les deux idées, l'animisme –chaque chose vivante est habitée par un esprit conscient– et le dualisme –le monde se trouve divisé en deux moitiés, le monde physique et le monde de l'esprit– ont été intégrées à la philosophie grecque pré-socratique avec Tales de Milet en tête. Mais c'est à partir de Pythagore (570-496 a.C) et surtout de Platon (427-347 a.C) que la philosophie grecque commence le dangereux courant qui aura une tellement grande influence sur la culture occidentale ultérieure: le mépris par le monde des sens (et, par conséquence, pour toute information empirique, considérée comme trompeuse) et la survalorisation du monde de l'esprit avec la tendance mystico-spéculative qui s'ensuit. Cette attitude s'est développée dans le monde chrétien à travers les Pères de l'Église et, surtout, grâce au néo-platonisme de Saint Augustin (354-430). Mais le dualisme n'aurait probablement pas survécu jusqu'à nos jours sans l'influente version qu'aux commencements de l'Age Moderne en donna Descartes (1596-1650), le père du rationalisme.

Le dualisme de Descartes a supposé d'une certaine façon une triple scission : ontologique, épistémologique et comportementale. A cause de la première, le monde se voyait partagé en deux réalités –*res cogitans* et *res extensa*– qui se superposaient à

⁶ Nous connaissions depuis un moment la « rue des Boutiques Obscures » de Patrick Modiano, et même la « rue du Prolétaire Rouge » (de Nina et Jean Kehayan), mais nous devons avouer que cette impasse nous était encore inconnue...

⁷ En effet, il serait tout aussi erroné de considérer que le cognitivisme représente une position monolithique. Il existe plusieurs sortes de cognitivisme, très bien analysées par Richelle (1993).

⁸ d'où une certaine perméabilité permettant le passage de l'une à l'autre, argument souvent utilisé par les cognitivistes à l'appui de la thèse selon laquelle le cognitivisme constitue le dépassement nécessaire du béhaviorisme qui a atteint ses bornes (donc borné). Nous y reviendrons.

l'ancestrale division entre le corps et l'esprit ; à cause de la deuxième, l'âme étant une substance indépendante du corps et de la matière elle ne pouvait être abordée directement qu'à travers *l'introspection*, reléguant ainsi l'observation du composant externe-comportemental aux physiciens et physiologistes. Enfin, Descartes classifia le comportement en *involontaire*, qui dépendait exclusivement du milieu physique et pour l'explication duquel il proposa le *modèle mécaniste du réflexe*, et *volontaire*, spécifique à l'homme et directement dépendant de l'âme.

Bien que le dualisme ontologique de Descartes essuya plusieurs attaques⁹ depuis des positions matérialistes monistes (par exemple, Hobbes, 1588-1679) ou idéalistes monistes (par exemple, Berkeley, 1685-1753), il restait encore pratiquement intact lorsque Wundt (1832-1920) fonda en 1879 à Leipzig la nouvelle discipline de la Psychologie Expérimentale. Car, comme le signale à juste titre Ryle (1949):

...il y a deux siècles, ceux qui forgèrent le terme "psychologie" croyaient à la vérité de la légende des deux mondes. Par conséquent, ils supposaient que la science newtonienne (alors considérée comme vraie) expliquant la totalité du monde physique et de ce qui s'y passe, il ne pouvait manquer d'y avoir une autre science, contrepartie de la première, dont le propos serait de d'expliquer l'ensemble des caractéristiques et événements du monde non physique ainsi postulé. Puisque les savants newtoniens étudiaient les phénomènes qui ont lieu dans l'un des deux domaines, il devait donc y avoir des savants dont l'objet d'étude serait l'autre domaine. A l'étude empirique des "phénomènes mentaux", il parait naturel de réserver le titre de "psychologie".

Il n'est donc pas étonnant que, dans ce contexte, la première tentative paradigmatique de la nouvelle science ait souffert des limitations inhérentes au dualisme: elle se limita au domaine de la conscience interne, rationnelle et consciente (dualisme comportemental) et utilisa *l'introspection* comme méthode (dualisme épistémologique).

La psychologie expérimentale, contrairement à la plupart (pour ne pas dire toutes) les autres disciplines expérimentales, voyait donc le jour entachée par le « péché originel » du dualisme. Elle ne proposait donc pas de coupure radicale avec la vision implicite du monde en général, et des êtres humains en particulier, de l'homme de la rue. Le dualisme (et le cognitivisme, qui lui est étroitement associé¹⁰) ont pour eux un atout de taille : **ils sont intuitifs**, comme l'est l'impression que le Soleil tourne autour de la Terre, ou que celle-ci ne bouge pas alors qu'elle se déplace (et nous avec !) à des vitesses faramineuses... C'est-à-dire, ils sont la vision *par défaut* du monde, dans la mesure où elle correspond à nos impressions (trompeuses, comme tout le monde le sait). Cette « nouvelle science » ne respectait donc pas, dès le départ, les piliers sur lesquels reposent toutes les sciences, à savoir, le déterminisme, le monisme et le matérialisme, puisque ces deux derniers principes étaient remplacés par leur contraire : le dualisme. Les Encyclopédistes français des Lumières, pour lesquels la défense de ces trois principes constituait l'essentiel de leur position, devaient se retourner dans leurs tombes !

La première tentative de respecter ces trois impératifs en psychologie est représentée par le célèbre manifeste behavioriste (comme on dit manifeste communiste, ou manifeste surréaliste, pour en souligner le « rang » de « texte fondateur ») que Watson publie en 1913.

1.1. Le behaviorisme réflexologique ou pré-paradigme empiriste de Watson.

Watson, influencé par le positivisme comtien du XIXème, prend une position résolument moniste matérialiste, qui, **étant donné la conceptualisation encore très grossière du terme comportement à son époque, à savoir, les réponses publiques et observables des êtres vivants**, le mène inéluctablement, comme seule position cohérente et compatible avec sa position de départ, à la négation du monde mental ou interne.

⁹ Une des plus récentes et spécifiquement du point de vue behavioriste est celle de Ribes, 1999.

¹⁰ Est-ce par hasard si le mot "cognitivisme" a la même racine que le "*cogito*" cartésien?

La psychologie constitue une branche objective et expérimentale de la science naturelle. Son but théorique est la prédiction et le contrôle du comportement. L'introspection ne constitue pas une partie essentielle de ses méthodes, et la valeur scientifique de ses données ne dépend pas du fait qu'elles se prêtent à une interprétation facile en termes de conscience (...) Il semble le moment venu pour la psychologie d'écarter toute référence à la conscience : de ne plus avoir besoin de se fourvoyer en croyant que son objet d'observation sont les états mentaux. (Watson, 1913)

Ce positionnement a le mérite incontestable d'en finir avec le dualisme, de positionner résolument la psychologie dans l'arborescence des sciences naturelles, avec tout le progrès que cela implique ; mais présente un grave inconvénient : en limitant l'objet d'étude de la psychologie à ce qui est publiquement observable (conséquence logique de la doctrine comtienne, selon laquelle tout ce qui ne peut pas être observé indépendamment par au moins deux observateurs ne rentre pas dans le cadre de la science), il néglige (c'est un euphémisme) le monde « interne », « privé », dont nous avons tous l'évidence empirico-introspective de son existence. En effet, bien que maladroitement conceptualisés (leur conceptualisation cohérente et correcte ne devait survenir qu'un demi siècle plus tard, avec le béhaviorisme radical skinnérien, comme nous le verrons plus loin) qui peut nier l'existence de ses propres pensées, émotions, sentiments, etc.¹¹ bien qu'appartenant à la sphère intime ?

Comme le signale Benjumea (1986), que nous venons largement de paraphraser :

La position philosophique de Watson pourrait se résumer en un monisme empiriste au niveau épistémologique et matérialiste au niveau ontologique, cohabitant avec un apparemment non résolu dualisme comportemental.

Mais il est important de situer un auteur dans son contexte historique et de relativiser, de ce fait, ses positions, en distinguant ce qu'elles comportent d'essentiel de ce qu'elles véhiculent de par l'époque où elles s'inscrivent. Comme le signale à juste titre Bélanger (1978) dans l'autre article auquel nous allons nous référer souvent :

On ne connaît pas la réponse qu'un théoricien, s'il était actuellement vivant, ferait aux questions que l'on pose à son oeuvre en fonction des connaissances contemporaines. Ainsi, on a tendance à ridiculiser l'analogie pavlovienne du cerveau au central téléphonique (*switchboard*). On considère ce modèle comme faible, dépassé; on lui préfère celui de *computer*, plus puissant. Mais ces mêmes gens qui ridiculisent Pavlov semblent ignorer qu'à l'époque ce modèle était le plus "puissant", et que demain, le modèle du *computer* pourrait être aussi "dépassé" que celui du central téléphonique l'est aujourd'hui.

Ainsi, il convient de faire, à propos de Watson, la part des choses. Nous redonnons la parole à Bélanger (1978) :

(...) il est dangereux d'interpréter un auteur. Les particularités de langage, de culture intellectuelle et scientifique de l'époque, les controverses auxquelles il a pu prendre part, son évolution historique, tous ces facteurs se combinent pour donner à son oeuvre un cachet qu'une autre époque, d'autres rivaux pourraient changer sans peut-être influencer certaines positions.

Ainsi, quand Watson s'oppose à l'importance de l'instinct, cela semble bien plus parce que son époque en abuse (et mésuse) que parce que, comme béhavioriste, il refuse tout déterminisme génétique. En effet, dans son premier livre *Behavior, an introduction to comparative psychology* (1914), il consacre deux chapitres aux instincts (qu'il accepte) et traite (très brièvement) du conditionnement, comme d'une technique mineure. Toutefois, dans un article publié en 1916, il propose cette même "technique" comme la technique favorite. Mais alors Watson semble s'être pris au piège de la "critique constructive". Si on rejette l'introspection et l'esprit, que peut-on offrir à leur place, par quelle méthode peut-on étudier le fonctionnement psychologique des sujets, et

¹¹ cf. Freixa i Baqué, 2003, pour une présentation, sous forme divulgatrice, du statut de ces entités.

quelle explication va-t'on donner à la place de l'esprit? Alors Watson semble répondre: "le conditionnement". Et cela plutôt que d'accepter que l'existence de la psychologie ne suppose pas l'existence d'une méthode particulière et de reconnaître qu'il n'a pas encore une explication adéquate. Le polémiste et propagandiste en Watson va répondre à la place du scientifique; et sa réponse, *ad hoc*, "arbitraire", faite sous l'inspiration du moment, va colorer de façon définitive l'interprétation que l'on fera ultérieurement du béhaviorisme. Ce choix de Watson n'est pas pourtant l'effet du hasard. Car au moment où Watson cherche à préciser le contenu théorique du béhaviorisme, la seule théorie apparemment compatible est la position pavlovienne. (...) La position d'un théoricien ne constitue pas nécessairement un tout (au sens gestaltiste) mais est plutôt souvent une série d'éléments juxtaposés, la présence d'un élément pouvant être explicable par des facteurs situationnels spécifiques qui ont peu ou pas de lien avec les facteurs expliquant la présence d'autres éléments.

Ainsi, le programme (terme qui semble plus adapté que celui de « manifeste ») béhavioriste de Watson, qui établit un cadre épistémologique de rupture avec les paradigmes dualistes précédents mais qui peut être rempli de façons différentes, se colore, dès le début, avec la réflexologie pavlovienne ; et ceci au point d'une identification totale entre le cadre et le contenu. Le Béhaviorisme (en majuscule) **est** le béhaviorisme watso-pavlovien. Et c'est cette identification entre un cadre épistémologique et une façon particulière, historiquement déterminée, de le remplir, qui a conduit au premier des malentendus : la réduction de la position béhavioriste au fameux schéma Stimulus⇒Réponse.

Bien entendu, les réflexes conditionnés rendent compte d'un certain nombre de comportements, aussi bien animaux qu'humains, dans une mesure souvent plus importante que ce que nous (et notre « ego ») sommes enclins à reconnaître et admettre. En effet, le conditionnement pavlovien n'ayant aucun besoin de « prise de conscience » pour fonctionner (pas plus que sa prise de conscience ne l'empêche pas d'agir), il gouverne, à notre insu (ou pas), une partie non négligeable de nos comportements¹². Et par le biais de quelques complexifications (discrimination, généralisation, conditionnement de deuxième ou de troisième ordre, etc.) il peut rendre compte de phénomènes qui, à première vue, n'obéissent pas à l'apparente simplicité du modèle.

Mais il serait en effet tout à fait abusif de prétendre qu'avec ce seul mécanisme on peut rendre compte de l'ensemble du comportement ; loin s'en faut ! En conséquence, si on assimile le béhaviorisme à son expression watso-pavlovienne, il est évident qu'il doit être critiqué de par son caractère réducteur et insuffisant. Mais c'est justement cette assimilation qui est en cause. Et malgré les formes ultérieures du béhaviorisme, qui ne rejettent pas l'approche watsonienne mais l'intègrent et la complètent, on constate une sorte d'effet « d'empreinte » du premier béhaviorisme qui a marqué et coloré durablement ce mouvement jusqu'à nos jours, comme si ces formes ultérieures (dont nous parlerons ensuite) n'avaient jamais existé.

On peut avancer peut-être une explication à ce succès, à cette permanence du béhaviorisme « répondant » (stimulus⇒réponse) comme forme emblématique du béhaviorisme tout court : sa conformité, justement, au modèle de **causalité linéaire** popularisé par les sciences de la nature, où une cause provoque un effet et tout effet est la conséquence d'une cause. Le couple stimulus⇒réponse recouvre en effet très bien le binôme cause⇒effet.

Cette superposition aisée des deux binômes entraîne un certain nombre de conséquences qui nous semblent pertinentes pour notre propos. En premier lieu, elle encre le béhaviorisme dans une conception mécaniste, conception qui lui sera amplement reprochée, mais qui est tout à fait conforme à la façon intuitive d'expliquer les phénomènes par ses antécédents. Mais, en même temps, elle légitime la notion de « contact », de « contiguïté spatiale » entre la cause et l'effet, le stimulus et la réponse, sur le modèle de la physique (le feu, en contact avec l'eau, la porte à ébullition ; la sphère qui choque avec une autre sphère lui transmet son mouvement, etc.). Par conséquent, les stimulus doivent entrer en contact avec l'organisme pour provoquer une réponse. Et ce problème se posait déjà aux philosophes Grecs qui, comme le souligne Skinner (1977), n'ayant aucune physique adéquate de la lumière et du son, ni aucune chimie du goût et des odeurs, ne pouvaient pas

¹² Il est actuellement tout à fait établi et admis (cela a même donné naissance à une nouvelle discipline: la psychoneuroimmunologie –cf. Ader et Cohen, 1981-) que les réponses immunitaires, aussi bien que les réponses endocrines, peuvent être modifiées par conditionnement classique (voir Freixa i Baqué, 1991, pour un exposé divulgatif de la question).

comprendre comment un monde extérieur au corps (les stimulus) pouvait entrer en contact, interagir avec lui, comme le faisait, par exemple, une pierre tombant sur la tête. Il devait donc exister des « copies » internes de ce monde (mythe des cavernes de Platon), d'où le substitut cognitif du monde réel ; d'où « l'invention » de l'esprit, placé à l'intérieur du corps. D'où le dualisme, avec ses néfastes conséquences, dont nous avons déjà parlé.

En deuxième lieu, ce renforcement du modèle causal linéaire et sa généralisation au domaine du comportement, a pour effet de rendre bien difficile (c'est un euphémisme !) l'émergence d'un autre type de modèle causal, où ce sont les conséquences, et non pas les antécédents, qui contrôlent le comportement. Tel est pourtant l'apport majeur de Thorndike (1874-1949) et de sa « Loi de l'effet » qui stipule, tout simplement, que le comportement est fonction de ses conséquences. Cet énoncé paraît, en effet, paradoxal à première vue : comment une conséquence (qui se situe, par définition, après) peut être la cause (qui se situe, par définition, avant) d'un comportement ? Sans doute il faut expliciter cette loi en précisant que ce sont les conséquences **passées** d'un comportement qui contrôlent son apparition **ultérieure**.

Ainsi, à la question : « pourquoi petit Pierre pleure désespérément », aussi bien la prégnance du modèle causal linéaire que les règles de la langue française nous incitent à commencer notre réponse, quelle qu'elle soit, par le mot : « parce que » (parce que son grand frère lui a « chipé » son nounours, par exemple) plutôt que par le mot : « pour » (pour que ses parents interviennent et obligent le grand méchant frère à le lui rendre¹³). L'antécédent est toujours (ou du moins, souvent) visible, repérable ; il est donc facile d'en faire la cause (alors qu'il n'en est que la condition -le stimulus discriminatif, dans le jargon skinnérien-). Les conséquences, (pourtant tout aussi visibles et repérables) ne sont jamais identifiées comme causales, puisqu'elles suivent -en non pas précédent- le comportement.

En fait, l'adoption de la loi de l'effet entraîne un changement de perspective dans les rapports de causalité : à la loi binaire du tout ou rien propre à la causalité linéaire, et qui s'applique y compris au conditionnement classique (d'où le terme de « répondant » pour s'y référer) se substitue la notion de probabilité, que les conséquences modifient. La probabilité présente d'apparition d'un comportement non-réflexe (conditionné ou pas) dépend de ses conséquences par le passé : si elles ont été favorables,¹⁴ cela augmente leur probabilité d'apparition ; si elles ont été défavorables, cela la diminue ; s'il n'y a pas eu de conséquences, cela mène à l'extinction du comportement. Plutôt donc que de parler de **provoquer** des réponses (langage qui convient à la causalité physique linéaire, conditionnement classique y compris), on parle alors de **sélectionner** des comportements.

La sélection par les conséquences n'est pourtant pas un concept nouveau : il est la clé de voûte de l'explication darwinienne de l'évolution des espèces. Les espèces dont les caractéristiques correspondent à la survie dans un environnement donné se reproduisent (leur nombre augmente) et les autres s'éteignent. C'est donc l'environnement qui sélectionne les espèces qui possèdent les caractéristiques appropriés et non pas les espèces qui adaptent leurs caractéristiques à l'environnement (comme le prétendait Lamarck et le « sens commun » intuitif).

Cette analogie entre, au niveau phylogénétique, la sélection naturelle des espèces mise en avant par Darwin et, au niveau ontogénétique, la sélection des comportements d'un individu de l'espèce mise en avant par Skinner, très présente dans l'œuvre de celui-ci, a été longuement analysée par Richelle (1992) :

Le mécanisme du comportement opérant est classiquement ramené à la formule du "contrôle du comportement par ses conséquences". L'idée que le renforcement n'a pas à proprement parler un rôle formateur des comportements mais seulement un rôle sélectif apparaît très tôt dans la théorie skinnérienne, de même que son corollaire, à savoir que l'activité du sujet doit se manifester d'abord pour que cette action sélective puisse s'exercer. C'est à cette notion que renvoie sans aucun doute la déclaration d'intention dans *The Behavior of Organisms* (Skinner, 1938), où Skinner définit son objet d'étude comme le comportement spontané, par opposition au comportement déclenché du modèle pavlovien. Il faut cependant attendre une quinzaine d'années pour voir apparaître explicitement, dans *Science and human Behavior* (Skinner, 1953), l'analogie

¹³ Pourtant, il serait logique, dans la mesure où la question est formulée avec les termes "POUR quoi" de répondre en reprenant le mot "pour" et non pas "parce que". Pourquoi...? Pour...

¹⁴ Les termes "favorable" et "défavorable" sont employés ici dans un sens volontairement vague pour ne pas rentrer dans le détail des procédures expérimentales qui augmentent ou diminuent la probabilité d'apparition d'un comportement. Cf. Freixa i Baqué (1981) pour une définition précise.

évolutionniste, comme modèle explicatif général du mécanisme de conditionnement opérant:

"Tant dans le conditionnement opérant que dans la sélection des caractéristiques comportementales à travers l'évolution biologique, les conséquences altèrent les probabilités futures. Les réflexes et les autres patrons innés de comportement évoluent parce qu'ils augmentent les chances de survie des *espèces*. Les opérants s'affermissent parce qu'ils sont suivis de conséquences importantes dans la vie de *l'individu*" (p. 90).

Skinner ne prétend pas, en traçant ce parallèle, proposer une innovation théorique. Dans une direction tout à fait étrangère aux malentendus et aux errements du darwinisme social du dix-neuvième siècle, des psychologues scientifiques avaient déjà trouvé inspiration dans les conceptions darwiniennes. Et Skinner ne manque pas de reconnaître ce mérite à Thorndike, dont la Loi de l'Effet a fourni l'assise de ses propres conceptions de l'apprentissage. Tout en percevant la valeur de l'analogie évolutionniste pour comprendre l'émergence de formes nouvelles, à travers l'ontogenèse comme à travers la phylogenèse, -thème qui prendra ultérieurement le devant de la scène-, Skinner voit avant tout dans le modèle darwinien la solution au problème des causes finales, dans lequel la psychologie n'avait cessé de s'embourber, comme la biologie avant elle :

"[le modèle darwinien] a permis de prendre en compte les effets de l'action sans recourir à des concepts tels que le but, l'intention, l'attente ou l'utilité".

C'est donc d'abord à l'entreprise de démantèlement du mentalisme que le modèle évolutionniste contribue.

Nombre d'objections contre le béhaviorisme radical ont porté sur la manière dont y sont traités les concepts de but, d'intention, de volonté, remis en honneur par certains courants de la psychologie cognitive. Un examen en profondeur de ce problème nous emmènerait dans un autre débat.

(...) Malgré l'importance déjà accordée à l'analogie évolutionniste dans *Science and human Behavior*, c'est généralement de l'article publié dans *Science* en 1966 que l'on date son apparition dans la pensée de Skinner. A partir de ce travail, suscité, on s'en souvient, par la lecture de l'ouvrage de Lorenz (1965), *Evolution and modification of behavior*, il ne cessera d'élaborer plus avant sa position, à l'appui d'une homogénéité de mécanisme entre niveau de l'évolution des espèces, niveau de l'apprentissage individuel et niveau de l'évolution des cultures (Skinner, 1981,1985). Il fait de la dialectique variation-sélection la clef de l'enrichissement des conduites à travers l'ontogenèse, et le principe de continuité entre apprentissages moteurs élémentaires et actes novateurs tels que créations artistiques ou scientifiques. Ces deux textes, intitulés "Selection by consequences" (1981) et "The evolution of behavior" (1985) offrent, dans une de ses formulations les plus complètes et les plus concises à la fois, l'essentiel de la position de Skinner sur ce thème.

On retiendra donc que le déterminant principal, aussi bien pour la sélection des espèces que pour celle du comportement individuel est bel et bien le même, à savoir : l'environnement via les conséquences, bien qu'agissant sur des échelles temporelles très distinctes : des millions d'années d'un côté, la durée de vie d'un individu de l'autre. Lorsqu'un membre d'une espèce donnée arrive au monde, il possède les caractéristiques morphologiques et comportementales que l'environnement a façonnées pour son espèce à travers l'évolution, sur lesquelles (et dans la limite desquelles) va être sélectionné le répertoire comportemental propre à cet individu particulier.

Les « causes » donc de la plus grande partie du comportement d'un individu échappent au schéma linéaire Stimulus⇒Réponse et ne sont donc identifiées en tant que telles, rendant ainsi les autres formes du béhaviorisme, notamment le béhaviorisme radical skinnérien, soit mal comprises, soit réductibles à ce schéma mécaniste. Dans les deux cas, le malentendu est lourd de conséquences.

1.2. Le béhaviorisme méthodologique.

L'essor du néo-positivisme logique du Cercle de Vienne eut des retombées en psychologie, principalement dans le courant béhavioriste, où l'introduction de concepts inférentiels (les fameuses variables intermédiaires ou intervenantes, essentiellement des constructions hypothétiques dans le cas qui nous occupe) donna naissance à ce qui est connu sous le nom de béhaviorisme méthodologique, qui devait occuper le devant de la scène entre 1930 et 1960 et dont Hull (1884-1952) est, sans conteste, le plus illustre représentant.

Le dépassement du schéma Stimulus⇒Réponse par l'introduction des variables hypothétiques intermédiaires (et non pas par l'adoption de la Loi de l'effet, comme le fera le béhaviorisme radical plus tard) produit, comme le signale Benjumea (1986) :

(...) la trompeuse illusion que la science psychologique a atteint un haut degré de maturité. (...) Vu depuis la perspective actuelle, l'emploi d'une telle quantité de variables intervenantes de la part du béhaviorisme méthodologique nous apparaît plutôt comme un recours pour essayer de boucher les trous, les irrégularités et les exceptions rencontrés dans les déficients rapports mis en évidence au niveau empirique, ou comme une tentative pour préserver le sacro-saint principe de la contiguïté spatio-temporelle qu'exigeait le modèle mécaniste du réflexe, incorporé à travers Pavlov à la psychologie hullienne.

(...) bien que le béhaviorisme méthodologique adopta une position moniste matérialiste au niveau ontologique, il sembla manifester une certaine tendance au dualisme sur le plan épistémologique. Ainsi, l'acceptation implicite du fait que les relations entre les événements environnementaux et comportementaux ne pouvaient être comprises qu'en faisant appel à un tissu de concepts intermédiaires constitue probablement un sous-produit du dualisme cartésien. (...) L'élément de base du modèle [du réflexe] est la supposition -empruntée à la physique newtonienne- que tout effet (comportement) doit avoir une cause antécédente qui le provoque (stimulus). Le rigide et linéaire schéma causal Stimulus⇒Réponse dérivé de cette vision mécaniste (...) obligeait donc à rechercher une variable indépendante là où se produirait un changement dans la variable dépendante. Le modèle s'avéra tellement puissant et avait développé une telle capacité heuristique dans les savantes mains de Pavlov que, non sans ironie, il obligea les béhavioristes à avoir recours au jusque là maudit domaine de l'intérieur de l'organisme lorsque l'existence d'une cause externe et immédiatement antécédente ne pouvait pas être mise en évidence. (...) Alors, *et dans le seul but d'ajuster l'explication au schéma Stimulus⇒Réponse*, on doit chercher un stimulus effectif là où il ne se trouve pas : *à l'intérieur de l'organisme* (par exemple, à un niveau neuronal hypothétique qu'aucun physiologiste n'a l'honneur de connaître, ou sous forme d'expectative, cognition, force d'habitude, carte comportementale ou but) (...) Dans tous les cas, le puissant modèle Stimulus⇒Réponse est préservé, bien que l'on ait été contraint d'introduire un nouvel élément médiateur : Stimulus⇒Organisme⇒Réponse.

Une fois que le béhaviorisme méthodologique avait permis l'entrée de variables intermédiaires pouvant épargner l'horreur du vide spatio-temporel existant entre la cause véritable (histoire préalable) et l'exécution présente, la censure au dualisme épistémologique se voyait levée : une conséquence immédiate en fut la *chosification du dit monde interne*. Apparaissait ainsi ce que l'on appelle *béhaviorisme physiologique* (Hebb, 1958), qui réduit à un supposé niveau neurologique toute sorte de construction hypothétique intermédiaire entre le comportement et l'environnement (ce que Skinner, 1950, appela, non sans humour, le deuxième SNC ou Système Nerveux Conceptuel). Celui-ci, combiné avec diverses formes d'innéisme structuraliste à caractère rationaliste et avec certaines formes déguisées de mentalisme récalcitrant, donnerait lieu au « bouillon de culture » où devait prospérer le nouveau *paradigme cognitif*. En effet, ce que l'on appelle la psychologie cognitive peut être considérée comme une extension logique des présupposés épistémologiques du béhaviorisme méthodologique (Ribes, 1982) au comportement spécifiquement humain.

Curieusement, le béhaviorisme méthodologique et ses dérivés tombèrent dans une étonnante contradiction : d'un côté, ils donnèrent un statut causal indispensable au

monde interne ou privé, tandis que, de l'autre, et pour honorer les impératifs néo-positivistes, se refusèrent à l'analyse directe d'un tel monde interne de caractéristiques non publiques. Ainsi, le comportement devenait une simple manifestation externe du monde interne, monde interne qui, puisque déterminant le comportement, devenait l'objet d'étude de la psychologie. Celle-ci, nonobstant, restait orpheline d'objet sensible et devenait une science essentiellement théorico-inférentielle dans laquelle, plus que les faits, l'important était leur conceptualisation.

Le béhaviorisme méthodologique réhabilite donc le contenu de la fameuse « boîte noire » (à laquelle nous consacrerons un chapitre entier) que le béhaviorisme watsonien, avec son schéma Stimulus⇒Réponse, avait, plus au moins explicitement, revendiqué. Et ceci semble un grand progrès à l'époque, car, nous l'avons déjà signalé, le modèle du conditionnement pavlovien est loin de rendre compte de la complexité des comportements des êtres vivants. Mais au lieu de dépasser cette position mécaniste, physicaliste, par l'introduction de la sélection par les conséquences, comme le fera le béhaviorisme radical skinnérien que nous aborderons ensuite, sans avoir besoin d'un recours à des variables intermédiaires dans la mesure où elles seront conceptualisées autrement (en tant que comportements privés, donc faisant partie de ce qui doit être expliqué et non pas partie de l'explication –cf. Freixa i Baqué, 2003-) le béhaviorisme méthodologique représente un franc retour en arrière. En effet, le comportement n'est plus envisagé comme **l'objet d'étude en soi, de son propre droit**, de la psychologie, mais comme le **moyen** méthodologique pour investiguer ce qui se passe dans la « boîte noire », comme le moyen de la rendre « translucide », étant entendu que c'est bien ce qui s'y passe qui est primordial pour comprendre le comportement, autrement dit, étant entendu que son fonctionnement est devenu l'objet d'étude de la psychologie.

Mais comment étudier scientifiquement (l'introspection étant, par définition, proscrite) quelque chose qui n'est pas publique ? L'opérationalisme de l'école de Vienne¹⁵ tombait donc à point nommé pour résoudre ce problème : il suffit de définir opérationnellement les termes et concepts avancés comme variables intermédiaires, et le tour était joué. On avait à la fois sauvegardé le schéma causal linéaire traditionnel, introduit quelque chose entre les stimulus et les réponses (la « boîte noire » était devenue translucide) et respecté les impératifs néo-positivistes de ne considérer que des phénomènes publics, physiques (d'où la notion de « physicalisme ») quitte à avoir recours, pour y parvenir, au subterfuge de l'opérationalisation.

Ainsi, les vieux concepts pseudo-explicatifs (intentions, buts, attitudes, etc. etc.), au lieu d'être re-interprétés, re-conceptualisés dans un nouveau cadre plus puissant (comme le fera le béhaviorisme radical), sont re-intégrés tels quels par le biais fallacieux de l'opérationalisme. Il n'y a plus de « tabou » à y faire appel, puisque l'on peut en fournir une définition opérationnelle.

Cela n'est pas sans rappeler la tentative, au Moyen Age, d'instaurer une « théologie expérimentale » (l'expression « théologie scientifique » constituerait un anachronisme). En effet, afin de démontrer expérimentalement l'existence de l'âme à l'intérieur du corps, on réalisa des mesures de poids corporel très précises des agonisants. Les sujets étant encore en vie, cette mesure « brute » traduisait la résultante de l'addition du poids du corps et du poids de l'âme. On renouvelait la mesure juste après le trépas du malheureux, c'est-à-dire, d'après la conceptualisation chrétienne, juste après que l'âme ait quitté le corps, et on constatait systématiquement un poids légèrement moindre, qui correspondait au poids du seul corps. La soustraction entre le poids *pre-* et *post-mortem* correspondait exactement au poids de l'âme, dont l'existence était ainsi irréfutablement démontrée. Il ne s'agissait plus d'un simple dogme, mais d'un fait empiriquement vérifiable¹⁶.

Outre les contradictions évidentes d'une telle « preuve » (comment l'âme, de nature spirituelle et non matérielle par définition, pouvait avoir un poids, si minime fut-il ?), l'objection majeure à une telle démarche réside dans le fait qu'elle accepte sans aucune critique la conception chrétienne sous-jacente (impensable de faire autrement à l'époque), en essayant de la légitimer par une méthodologie expérimentale plutôt que de revoir de fond en comble cette conception tout en fournissant une explication alternative de ce phénomène, réel, mais incorrectement analysé. En d'autres termes, il ne suffit pas de respecter les méthodes de la science pour légitimer des concepts erronés, fussent-ils séculaires et intuitifs. Le poids, comme définition opérationnelle de l'âme, ne suffit pas à légitimer

¹⁵ plus précisément, l'opérationalisme de Stevens, puisé –via Bridgman- dans le vérificationisme

¹⁶ Il va de soi que la médecine a depuis longtemps expliqué, par des purs mécanismes bio-physiologiques, cette différence de poids, qui existe réellement, sans avoir recours au concept d'âme.

cette construction hypothétique.

Or c'est bel et bien cette démarche que le béhaviorisme méthodologique instaure en psychologie. Au lieu de remettre en question les concepts séculaires pour en fournir une nouvelle conceptualisation, il les accepte comme allant de soi et cherche à y plaquer une explication scientifique. Au lieu de remettre en question la forme même du cadre, on l'accepte comme inamovible et on se contente d'en changer le tableau (la toile). Bien que reproduisant, quelques siècles plus tard, la même démarche que la « théologie expérimentale », les béhavioristes méthodologiques (et les psychologues cognitivistes) ne semblent pas très familiers des Évangiles; sinon, ils se souviendraient qu'il y est écrit : « on ne peut pas mettre le vin nouveau dans de vieilles outres » (*Luc, 9,17*)

Et c'est bien là le « péché » (pour rester dans le ton théologique) majeur (mortel ?) du béhaviorisme méthodologique : essayer de reprendre, dans un cadre béhavioriste, les questions et problèmes de la psychologie traditionnelle ou mentaliste ; affirmer que, la psychologie, pour être scientifique (question donc purement de méthode) doit employer une approche comportementale, passer par l'observation des comportements (moyens) pour étudier les sensations, les émotions, l'intelligence, etc. (but). Donner des réponses nouvelles aux vieilles questions plutôt que de considérer que les questions ont été mal posées. Et à ce jeu là, on est toujours perdant, car on accepte, même pour le contredire, le cadre conceptuel proposé par l'adversaire. Et il n'y a pas de doute que, face à des questions mentalistes, les réponses mentalistes apparaîtront toujours comme étant plus satisfaisantes que les réponses béhavioristes. D'où la faiblesse intrinsèque du béhaviorisme méthodologique. D'où sa compatibilité avec (voire sa perméabilité vers) le cognitivisme. Comme le souligne très à propos Bélanger (1978), à qui nous avons emprunté bonne part de ce qui précède :

[Les béhavioristes méthodologiques] ont employé les concepts et problèmes traditionnels de la psychologie comme base de départ et guide dans leurs recherches et théories.

Une telle orientation est triplement dangereuse. D'abord, en ce que justement elle oriente la recherche et la théorie dans une direction étrangère au béhaviorisme et restreint le développement de concepts et domaines de recherche nouveaux et peut-être mieux adaptés à la nouvelle définition de la psychologie. Ainsi, il est paradoxal que les béhavioristes aient si peu étudié les environnements naturels. Ils auraient pu, comme les éthologues, partir de zéro, en observant les comportements en milieu naturel plutôt que de créer en laboratoire des situations permettant une étude béhaviorale des problèmes psychologiques traditionnels. Il est curieux que cela ne soit pas devenu l'orientation préférée, puisque Piéron et Watson ont fait au début de leur carrière des observations à la manière des éthologues. De plus, au lieu de faire une analyse ou réduction béhavioriste des concepts mentalistes, ils auraient pu étudier l'emploi ordinaire de ces concepts, comme on le fait aujourd'hui dans les recherches sur l'attribution, la formation d'impression, les théories implicites de la personnalité.

Deuxièmement, une telle orientation est dangereuse à cause d'un phénomène de "squatter's right" ou de "droit du premier occupant". En effet, la première théorie à définir **et** explorer un domaine de recherche jouit d'un grand avantage sur ses concurrentes ultérieures. Car elle est déjà installée, établie. Dans un sens elle "connaît" mieux le domaine, l'ayant plus longuement exploré, arpenté, répertorié, cartographié. Elle jouit d'une collection impressionnante d'informations sur ce domaine. Et si l'exploration a pu modifier, adapter la théorie, la théorie a aussi guidé l'exploration, indiquant où regarder et ne pas regarder, quoi enregistrer et ne pas enregistrer. Elle tend à décrire le domaine à sa propre image. Elle en définit les caractéristiques, problèmes, difficultés et types de solutions acceptables. Et ces définitions sont évidemment concordantes avec ses positions fondamentales. Et cela, à tel point que, pour une théorie bien établie, la théorie et le domaine ne semblent faire qu'un.

Pour le profane, le domaine semble bien défini et sa carte relativement claire et complète. La carte est peut-être fautive, le répertoire incomplet ; mais ce sont les seuls (ou les "meilleurs") que l'on a. (Les enluminures sont d'ailleurs devenues avec le temps si belles !). La formulation est familière, acceptée de tous. Et on tend à juger toute nouvelle affirmation à partir d'elle.

Attaquer une théorie rivale dans son propre domaine est difficile. Le contestataire fait figure d'intrus, de barbare, de mal dégrossi. Pour pénétrer le domaine, pour s'y guider, pour communiquer avec les autres, il doit peut-être employer la carte de la

théorie établie et, dès lors, il part avec un handicap. S'il demande une réinterprétation de plusieurs phénomènes bien connus, propose des conceptions qui vont contre "ce que tout le monde sait être vrai", il risque d'être en contradiction avec la carte, donc avec lui-même, puisqu'il a accepté la carte pour pénétrer le domaine et communiquer sa théorie.

Si, par contre, il rejette totalement la carte établie, il apparaît se situer hors domaine, être non pertinent. Propose-t-il une nouvelle carte ? Il fait face à un problème. Du fait de l'identification de la théorie établie au domaine, les "faits" déjà connus, même s'ils concordent avec sa nouvelle position, semblent par familiarité s'intégrer bien mieux avec sa rivale. Apporte-t-il de nouveaux "faits", inconnus antérieurement ? Mais ces nouveautés semblent minuscules par rapport à toutes les données que la théorie régnante a précédemment découvertes. Fournit-il des résultats en contradiction avec cette dernière ? Mais cela n'est pas nouveau, il en existait déjà, que les chercheurs du domaine tentent de résoudre. De plus, selon ces derniers, il ignore, grossièrement, les nuances et subtilités (artifices ?) qui font les délices du "vrai" spécialiste.

Bien plus, l'intrus, s'il est béhavioriste dans un domaine "mentaliste", fait face à une géographie de l'imaginaire. La critique par la géographie de l'imaginaire consiste à critiquer une théorie parce qu'elle ne correspond pas à sa théorie ou ne tient pas compte des entités postulées dans sa théorie. Ce genre de critique est fréquemment adressé au béhaviorisme. Mais on ne peut pas critiquer une carte pour la seule raison qu'elle ne correspond pas à une carte rivale. La tâche des théories n'est pas d'inclure en elles ou "d'expliquer" les concepts d'une théorie rivale.

Whitehead aurait fait la remarque que les vingt-cinq siècles de philosophie occidentale ne constituent que des renvois (*footnotes*) à la pensée platonicienne. Cette remarque est pertinente, dans le cas de la psychologie, à cause de l'interprétation mentaliste à laquelle se prête si facilement la conception platonicienne de l'esprit et de la connaissance (contrairement à celle d'Aristote). Mais Platon n'a pas créé de mythes qu'en psychologie.

Dans le *Timée* et le *Critias*, Platon rapporte l'existence d'une terre lointaine, l'Atlantide. Ne la cherchez sur aucune carte géographique moderne, les géographes n'en ont jamais constaté l'existence. Toutefois, la quête de son emplacement a été longue. Et encore aujourd'hui certains en affirment la présence, même si la science moderne l'ignore. Pourtant, on ne conteste ni ne rejette la géographie contemporaine parce qu'elle n'en tient pas compte.

Mais en psychologie, si vous ignorez le monde de l'Esprit, la malédiction de Platon vous poursuit (on pourrait la qualifier de malédiction des pharaons, puisque ce serait un prêtre égyptien qui aurait rapporté l'existence du premier monde imaginaire, l'Atlantide). On n'a jamais découvert ce territoire fabuleux de l'Esprit, même si tout le monde est censé en connaître l'existence. (Il serait, paraît-il, sans localisation physique quoique, bizarrement, nos idées sont supposées le traverser parfois). La tâche de la psychologie serait d'en décrire les caractéristiques, la topographie. Aussi le béhaviorisme, qui n'a que faire d'un tel monde, comme la géographie de l'Atlantide, est condamné, à la différence de la géographie, par les héritiers de Platon. Le mythe de l'Esprit a la vie plus dure que celui de l'Atlantide. Peut-être serait-il temps qu'on l'abandonne aux amateurs de légendes exotiques et qu'on cesse de critiquer les théories psychologiques qui ne l'incluent pas dans leurs cartes, parce qu'elles ne l'incluent pas.

Et cela nous amène à indiquer la dernière raison pour laquelle le béhaviorisme méthodologique est dangereux. Il est dangereux, car il laisse entendre qu'une approche béhavioriste peut résoudre les problèmes de la psychologie mentaliste. Il suppose *a priori* que les questions, problèmes et concepts mentalistes se ramènent à (ou peuvent être étudiés par) des questions, problèmes et concepts de comportement. L'erreur du béhaviorisme méthodologique (et du béhaviorisme philosophique, son frère jumeau) est de croire qu'une théorie béhavioriste peut faire cela à l'intérieur du cadre même de la psychologie mentaliste, et à la satisfaction des mentalistes. Or dans les contradictions entre les comportements et les concepts mentalistes, le mentaliste ne peut que préférer l'évidence de ses concepts et affirmer avec raison, de son point de vue, l'insuffisance du béhaviorisme. Il est important de comprendre que la tâche du béhaviorisme n'est pas de satisfaire aux exigences ou de répondre aux critères d'une psychologie mentaliste. Critiquer le béhaviorisme parce que la "pensée" n'est pas un comportement ou une

relation S-O-R, parce que la "conscience" n'est pas un type de réponse, d'état physiologique ou de relation à l'environnement, c'est critiquer la géographie parce qu'elle ne situe ni ne décrit l'Atlantide. Il est possible que l'Atlantide ait existé ailleurs que dans l'imagination (les textes ?) de Platon. Il est aussi possible que la pensée ou la conscience existe, telle que la décrit la psychologie mentaliste traditionnelle. Mais leur description n'est ni la tâche de la géographie, ni celle de la psychologie behavioriste. Et toute critique du behaviorisme fondée sur de tels arguments ne peut que laisser le behavioriste indifférent.

Malgré tout, cependant, ces travaux des behavioristes méthodologiques (ou philosophiques) n'auront peut-être pas été totalement inutiles au plan théorique, puisque, paradoxalement, ils pourraient bien montrer que la psychologie mentaliste est à l'écart du monde des comportements et peut-être incompatible avec lui. Mais les mentalistes, anciens ou nouveaux, *v.g.* Chomsky, n'ont jamais vraiment prétendu prédire ou contrôler le comportement, mais seulement l'"expliquer". Or cette "démonstration" est utile car, d'une part, on ne réalise pas souvent l'écart entre le monde des comportements et celui des entités ou concepts mentaux et que, d'autre part, les mentalistes prétendent "expliquer" le comportement, celui-ci étant "causé" par les entités mentales ou expliqué (dans le sens de "raisons") par les concepts mentaux. Il aurait peut-être mieux valu pour la psychologie mentaliste que le behaviorisme méthodologique ou philosophique réussisse. Ce succès aurait, dans un sens, appuyé la prétention du mentalisme à une validité empirique ou comportementale. L'échec, au contraire, le condamne peut-être à n'être que la science des esprits (un nouveau spiritisme ?)

Le behaviorisme méthodologique, par sa popularité,* n'a pas favorisé la construction d'une théorie behavioriste autonome, d'une théorie du comportement. Le reproche qu'on pourrait alors lui adresser serait de ne pas avoir été suffisamment radical.

* La prédominance du behaviorisme méthodologique était probablement inévitable. Le psychologue, comme tout autre individu, a été élevé et vit dans une culture imprégnée de conceptions psychologiques traditionnelles. Cette culture définit partiellement la nature de la psychologie, ses problèmes, ses tâches et les types de solutions espérées. Les premiers concepts qu'acquiert tout psychologue sont ceux de sa culture ; et leur emploi devient socialement naturel. Le chercheur en psychologie doit communiquer avec des chercheurs de disciplines voisines, qui, eux aussi, face à la psychologie, sont imprégnés des mêmes conditionnements culturels. De plus, le psychologue doit justifier socialement son existence, susciter son acceptation par la société où il vit et qui paie son salaire, lui accorde ou non du prestige. Et cela, le psychologue ne peut le faire qu'en autant qu'il répond aux attentes du groupe culturel dans lequel il vit.

Ensuite, contrairement à l'éthologue par exemple, le psychologue behavioriste a été formé dans un département universitaire initialement centré sur les questions et problèmes de la philosophie mentaliste et leur reformulation par Wundt dans le cadre d'une approche scientifique, expérimentale et de laboratoire. L'éthologue, dans sa formation biologique et zoologique, est soumis à un moindre conditionnement quant à la nature et à la méthode de la psychologie. De plus, dans les départements de psychologie, le principal interlocuteur et adversaire est le psychologue mentaliste. Cela explique l'impression d'ombre chinoise de la psychologie mentaliste que donnent tant de théories behavioristes.

Fuentes Ortega (1990) réalise une très subtile analyse du behaviorisme méthodologique qui, tout en corroborant ce qui vient d'être dit (parfois en le disant d'une façon légèrement différente), éclaire d'une façon nouvelle le passage entre le behaviorisme watsonien et le behaviorisme méthodologique. En effet, pour l'auteur, le behaviorisme méthodologique se trouvait déjà en germe chez Watson¹⁷, et il y aurait continuité plutôt que rupture entre les deux formes de behaviorisme, la véritable rupture

¹⁷ Tout comme les historiens du communisme, face à l'idée bien répandue d'un "méchant" Staline succédant au "gentil" Lénine (souvenons-nous du célèbre graffiti apparu sur les murs de Prague lors de l'invasion soviétique: "*Lénine, réveille-toi : ils sont devenus fous!*"), prétendent que le stalinisme était déjà en herbe chez Lénine.

n'intervenant qu'avec la formulation skinnérienne du béhaviorisme radical. Permettez-nous de reproduire, *in extenso*, la présentation et analyse que Fuentes Ortega (1990) fait du béhaviorisme méthodologique :

Il faudra commencer par quelques mots à propos de la "révolution béhavioriste" que Watson introduisit en psychologie. Cette révolution fut surtout, à mon avis, de type méthodologique : car elle mettait en avant la demande pour la psychologie d'une démarche méthodologique semblable à celle des sciences physiques et naturelles, de sorte que les contenus thématiques de la discipline (les variables et relations psychologiques) évoluassent entièrement à l'intérieur du domaine de ce qui est observable publiquement et accessible à l'expérimentation, dans la mesure où l'on (sous)entend, en effet, que les contenus de l'observation publique, c'est-à-dire, les choses et processus qui "se trouvent là" comme contenus directs et immédiats d'observation pour différents observateurs (ou pour un même observateur à des moments différents), possèdent, du fait d'être publics dans le sens indiqué, un caractère *physicaliste* et, donc, *objectif*, de sorte qu'ils fournissent le niveau d'expérience physicaliste auquel doivent se soumettre les sciences physico-naturelles. Sur la base de ce sous-entendu, Watson défendra que la psychologie adoptera un caractère pleinement scientifique si elle devient une science du comportement, dans la mesure où (l'on sous-entend que) le comportement (de l'autre), étant publiquement observable, constituerait un contenu physicaliste et donc un objet d'observation qui rangerait méthodologiquement la psychologie parmi les autres sciences physico-naturelles.

Ainsi -remarquez-, déjà dans les débuts même du béhaviorisme –de la propre main de Watson-, le comportement commence à figurer, plutôt que comme un (possible) contenu thématique spécifiquement psychologique, comme une instance ou recours méthodologique de légitimation scientifique physico-naturelle de la discipline : on en appelle au comportement, en effet, plutôt que pour ce qu'en lui on pourrait reconnaître qu'il y a de contenu thématique spécifiquement psychologique, pour ce qu'en lui on (sous)entend qu'il y a de physicaliste et, donc, d'assimilateur méthodologique aux autres sciences physiques prises comme référence. Ce fatal sous-entendu, ainsi que la logique "méthodologiste" qu'il véhicule, vont marquer de façon définitive l'histoire ultérieure non seulement des béhaviorismes à venir, mais de toute la psychologie future.

Nous ne sommes pas en train de nier, évidemment, que dans la demande de Watson de faire de la psychologie une étude du comportement l'on puisse reconnaître l'écho de raisons "thématiques" et "directes" pour lesquelles le comportement devrait apparaître en tant que contenu thématique du champ psychologique "de son propre droit" ; mais le fait est que ce fut le biais décidément méthodologique avec lequel Watson marqua la "révolution béhavioriste" en psychologie qui permit, au niveau conceptuel, le développement du béhaviorisme méthodologique entrepris par la "deuxième génération béhavioriste", celle que l'on peut appeler "néo-béhavioriste méthodologique".

En effet, Watson n'avait pas estimé nécessaire "complémenter" les variables ayant lieu dans une dimension autre que comportementale: sa demande méthodologique d'une psychologie devenue une science pleinement physico-naturelle l'avait amené à restreindre tout le contenu thématique de la discipline à la dimension comportementale (qu'il considérait comme physicaliste). Mais, ce que je veux maintenant mettre en évidence est que justement ce que son *argumentation avait de méthodologique, loin d'empêcher ou de bloquer la possibilité d'inclure un nouveau type de variables et de relations comprises comme ayant lieu dans un plan autre que comportemental, laissait logiquement ouverte la possibilité à une telle possibilité.*

Comme nous l'avons vu, ce que l'argumentation de Watson avait de méthodologique résidait dans la demande d'étudier le comportement, non en raison de ce que l'on pourrait reconnaître que celui-ci a de spécifiquement psychologique, mais plutôt en raison de ce que l'on présupposait qu'il avait d'objectifo-physicaliste. Mais alors, bien peu devait peser, en vérité, la seule recette méthodologique abstraite de restreindre l'étude psychologique à des données et relations observables présumées physicalistes, tant que l'on ne disposerait pas d'une certaine détermination spécifique des contenus thématiques propres qui devraient correspondre à la psychologie à la différence des autres sciences physicalistes. Dans la mesure où, justement, le comportement avait

été incorporé comme simple recours de légitimation physicaliste-objective, on ouvrait la possibilité de faire appel à une autre éventuelle dimension non comportementale susceptible de fournir une certaine détermination thématique propre ou spécifique au domaine.

Ainsi donc, toute la logique argumentative du néo-béhaviorisme méthodologique dérive de (et comme nous allons le montrer, culmine) la façon méthodologique de considérer le comportement. En effet, et comme il a été si souvent signalé, la deuxième génération béhavioriste se donna pour but de développer la théorie psychologique; développer, en effet, les contenus théoriques (thématiques) de la discipline de sorte qu'ils puissent offrir une certaine détermination spécifique de leur domaine et compléter ainsi la simple recette méthodologique de Watson. Et ce qui va alors être fait, comme l'on sait, sera d'en appeler à un nouveau type de variables, les "troisièmes variables" situées dans une dimension différente de la dimension comportementale où se situent les variables (indépendantes) du stimulus et (dépendantes) de la réponse, de sorte que les dites "troisièmes variables" puissent à la fois être les dépositaires de ce contenu thématique spécifique ou complémentaire (que, soi disant, le comportement n'offrait pas) et servir d'explication des relations fonctionnelles observées dans la dimension comportementale entre les stimulus et les réponses. Mais, à leur tour, si l'on souhaitait soumettre l'invocation de ces troisièmes variables présumés non comportementales au pré-requis méthodologique du béhaviorisme watsonien, il fallait assumer alors un processus de réinsertion méthodologique des dites variables dans la dimension, à nouveau, des données comportementales présumées physicalistes.

(...) Ainsi, par exemple, devant l'observation d'une réponse persistante d'un organisme face à un stimulus on pourrait inférer ou postuler une troisième variable hypothétique –mettons, la variable "impulsion" ; ou, aussi, "l'intention" d'émettre la réponse en question- variable, celle-ci, présumée située dans une dimension différente de la dimension comportementale dans laquelle on observe la relation fonctionnelle de la que nous sommes partis

BIBLIOGRAPHIE

- Ader, R. et Cohen, N. (1981). *Psychoneuroimmunology*. New York, Academic Press.
- Bélangier, J. (1978). Images et réalités du béhaviorisme. *Philosophiques*, 5, 3-110.
- Benjumea, S. (1986). El conductismo : un intento de definición de la psicología. in : La psicología hoy : de la teoría a la intervención. Sevilla, UNED. pp : 30-61.
- Brunstein, J. F. et Pewzner, E. (1999). Histoire de la Psychologie. Paris, Armand Colin.
- Caru, D. (1997). Introduction du béhaviorisme en France : histoire d'un rendez-vous manqué. *Mémoire de DEA non publié*, Université de Picardie.
- Freixa i Baqué, E. (1981). Une mise au point de quelques concepts et termes employés dans le domaine du conditionnement opérant. *L'Année Psychologique*, 81, 123-129.
- Freixa i Baqué, E. (1985). El marxismo y el conductismo en Francia: Marx, Skinner, la izquierda y los otros. *Revista Mexicana de Análisis de la Conducta*, 11, 175-237.
- Freixa i Baqué, E. (1991). Peut-on conditionner les réponses immunitaires ? *Psychologie Médicale*, 23, 123-128.
- Freixa i Baqué, E. (2003). Qu'est-ce que le comportement? *Transcription non publiée de la conférence prononcée à l'UNED (Madrid) en mai 2002*.
- Fuentes Ortega, J.B. (1990). El legado decisivo de Skinner : la verdad psicológica del conductismo radical. *Si...entonces. Revista Interdisciplinar de Psicología*, 7-8, 157-187.
- Querzola, J. (1975/76). Le triste savoir ou le manifeste béhavioriste. in: Guérir pour normaliser. *Autrement*, 4, 87-94.
- Massin, J. (2003). Une présentation de la thèse béhavioriste en réponse aux ouvrages d'introduction à la psychologie générale. *Rapport de stage non publié*, Université de Picardie.
- Naville, P. (1942). *La psychologie du comportement*. Paris, Gallimard.
- Ribes Iñesta, E. (1999). *Teoría del condicionamiento y lenguaje : Un análisis histórico y conceptual*. México, Taurus.
- Richelle, M. (1992). Le modèle sélectionniste : convergences dans la pensée scientifique moderne. *Acta Comportamentalia*, 0, 215-235.
- Richelle, M. (1993). *Du nouveau sur l'Esprit ?* Paris, Presses Universitaires de France.
- Skinner, B.F. (1977). Why I am not a cognitive psychologist. *Behaviorism*, 5, 1-10.
- Tilquin, A. (1942). *Le béhaviorisme : origine et développement de la psychologie de réaction en Amérique*. Paris, Vrin.
- Watson, J.B. (1913). Psychology as the behaviorist views it. *Psychological Review*, 20, 158-177.